

PIERRE DUFOYER
1958

**Pour toi,
fiancé et jeune mari**

Éditions Saint-Remi
– 2008 –

NIHIL OBSTAT :

H. VAN VAELST, *can. libr. cens.*

IMPRIMATUR :

Tornaci, die 18 Octobris 1957

† JULIUS LECOUVET, *vic. gen.*

CHAPITRE II

L'AMOUR : SES ÉLÉMENTS.

L'amour est un sentiment très complexe. Ses éléments n'en sont pas simples. Il est malaisé de les isoler et de les définir avec précision. Nous allons cependant nous y essayer. Pour ce faire, nous observerons la réalité et réfléchirons sur ses données.

La naissance de l'amour entre deux êtres constitue un événement mystérieux. Voici une ville de 100.000 habitants. Elle possède une jeunesse masculine et féminine de 20 à 25 ans d'environ 7.500 unités, soit 4.000 jeunes gens et 3.500 jeunes filles, puisque à cet âge, comme en font foi les statistiques, le pourcentage de population masculine dépasse encore sensiblement la féminine. Pourquoi l'amour va-t-il surgir entre ces deux jeunes gens précisément, Luc et Françoise et non entre Luc et Simone ? Interviendra d'abord le hasard des rencontres : on a l'occasion de côtoyer et d'apprendre à mieux connaître telle jeune fille et non telle autre. La présentation physique générale jouera aussi un rôle : l'un se sent attiré par une stature délicate et frêle, l'autre par des formes plus opulentes. Un premier recherche la douceur du caractère, la finesse de la sensibilité, un deuxième aime un tempérament plus décidé et plus énergique. A y réfléchir, on finit par se convaincre que l'amour naît entre deux êtres de l'impression qu'ils ressentent et de l'intuition qu'ils éprouvent d'être adaptés l'un à l'autre et de se compléter. Impression et intuition qui peuvent être fausses, comme le prouve, hélas ! l'histoire de trop de foyers mais qui ont pu tout aussi bien être exactes. Il paraît bien, en fait, que ce soient elles qui déterminent le déclenchement du sentiment amoureux demeuré jusque-là en disponibilité. Intuition de concordance ou de complémentarité, ou les deux à la fois, et ce au plan physique, sentimental, spirituel, tel est, semble-t-il, l'étincelle qui fait flamber les cœurs !

L'expérience prouve que, du côté masculin, l'aspect et la présentation physique féminine jouent un grand rôle dans l'éveil premier du sentiment amoureux. Très souvent — c'est le fait

surtout des plus jeunes, ce l'est un peu moins des plus pondérés qui ont atteint les 25 ans — ils jouent même un rôle primordial : l'amoureux en herbe se soucie moins des qualités intellectuelles, caractérielles¹ et morales que des autres. La directrice d'un grand établissement scolaire féminin nous disait un jour son étonnement du choix des jeunes filles par les jeunes gens : « Ce ne sont ni les meilleures intelligences ni les caractères les plus accommodants, ni les vertus les plus solides, ni les mieux douées au point de vue ménager ou éducatif qui trouvent un prétendant les premières, mais les mieux faites physiquement et les plus gracieuses. a Non seulement à égalité, mais même à infériorité de valeur caractérielle et morale, les plus avantagées physiquement sont les premières choisies. C'est dire que l'élément attrait sensible et désir jouent un rôle important dans la naissance de l'amour chez le jeune homme.

D'ordinaire cependant, l'élément de beauté et de charme physique, même s'il remplit le premier rôle, n'agit pas seul. Basé et fondé sur lui, mais le dépassant cependant par certains côtés, un attrait sentimental vient doubler l'attrait sensible. Le jeune homme a l'intuition qu'il existe, entre la jeune fille et lui, une complémentarité générale réciproque. Il sent qu'il a ici affaire à un autre type de personnalité que la sienne : autre manière de penser, de juger, de sentir, de réagir. Ce mystère l'attire ; il aspire à l'explorer. Il espère tirer joie de cette découverte, enrichissement affectif et sentimental à cette fréquentation. Beaucoup ne vont pas plus loin dans leur enquête et dans leurs exigences : ce double élément, physique et affectif, leur suffit.

D'ordinaire aussi — ce n'est point cependant vraie exigence morale, mais jalousie physique — le jeune homme désire trouver la jeune fille physiquement et affectivement intacte. Il souhaite être son premier amour. Son instinct possesseur et propriétaire joue déjà : il la veut tout entière à lui seul.

¹ Nous rédigeons un ouvrage de psychologue et de moraliste, non de puriste. Nous n'hésiterons dès lors pas à recourir à des néologismes (caractériel, complémentarité, etc.) quand nous estimerons la chose utile à l'expression plus brève ou plus frappante de notre pensée.

Plus rares et plus sensés sont les prétendants qui poussent plus loin leurs exigences. Ils s'inquiètent, mieux que les premiers, du genre de caractère de la jeune fille. Ils ne se contentent pas, comme les autres, du seul fait qu'il n'existe pas, de manière apparente, d'éléments nettement défavorables de caractère. Ils étudient si, de surcroît, leurs personnalités à tous deux pourront suffisamment s'harmoniser.

Ils ne sont point si nombreux non plus ceux qui s'inquiètent de la santé et du savoir-faire ménager, de la compétence en éducation, de la valeur morale ou religieuse positive — qui n'est pas seule absence d'inconduite — de celle à qui ils désirent se fiancer. Cependant, ceux qui, à l'intuition d'une concordance ou d'une « complémentarité » mutuelle, joignent, avant de prendre décision, un examen attentif de tous les aspects de la personnalité de leur épouse éventuelle, sont de loin les plus sages. Mais le fait que ce contrôle de la raison ne survient chez eux aussi qu'après l'embrassement spontané décrit plus haut, montre bien que chez tout jeune homme, le premier éveil de l'amour est dû à l'intuition, à base de données sensibles, de la consonance de deux êtres.

L'élément de spontanéité de l'amour constitue une grande partie de son charme. S'il lui arrive de se tromper dans son choix, il lui échoit aussi de voir juste. On aurait donc tort de s'en méfier systématiquement ou de s'y fier outre mesure. Mais il est sage de faire l'étude de ses suggestions et de n'y obéir qu'après contrôle de leur bien-fondé. Le fiancé sera donc sensé qui profitera du temps de ses fiançailles pour chercher à mieux connaître l'être dont une divination incertaine lui a fait soupçonner la richesse intérieure, peut-être vraie, mais peut-être illusoire. On suppose d'ailleurs qu'avant de franchir le pas, sinon décisif du moins important, de ses fiançailles officielles, il aura eu la bonne idée de prendre à bonne source, au sujet de celle dont il voulait faire sa fiancée, quelques renseignements sur sa personnalité : santé, caractère, aptitudes, valeur morale et chrétienne. Il ne faut d'ailleurs pas se fier au premier renseignement venu ni même toujours à celui qui a été puisé à bon endroit. Du moins, sied-il de ne point le négliger et d'en étudier la portée.

Élucidé quelque peu le mystère de la naissance de l'amour, de nouvelles questions se posent à son sujet. Quels sont, en fait, les sentiments intérieurs qu'un être humain doit ressentir pour qu'on puisse vraiment parler d'amour en son cas ? Aujourd'hui, on donne ce nom à tant de sentiments divers qu'il vaut la peine de regarder les choses d'un peu près. On évitera ainsi de galvauder, comme on le fait trop souvent, ce mot, l'un des plus évocateurs que prononcent des lèvres humaines.

Si nous cherchons à déterminer le complexe de sentiments auxquels le langage humain donne, valablement et d'une manière indiscutable, le nom d'amour, nous viennent en premier lieu à la pensée l'amour maternel et paternel. Qui douta jamais qu'il s'agisse là authentiquement d'amour ? Or, qu'y voyons-nous ?

L'amour maternel est, indéniablement, de tous les amours de notre planète, le plus fidèle. Combien l'humanité compte-t-elle de mères dénaturées ? Un pourcentage extrêmement minime. Non que l'amour maternel soit toujours un amour parfait. Son caractère exagérément possessif saute plus d'une fois aux yeux. Sans doute, le nombre des mères qui couvent leur fils jusqu'à empêcher effectivement leur mariage, reste, dans l'ensemble, réduit. Plus grand déjà le nombre de celles qui freinent en bas âge l'évolution de leurs enfants vers une certaine autonomie de leur personnalité. On sait combien d'hésitations éprouvent les mères à sacrifier la chevelure bouclée de leurs garçonnetts ou à accepter, une fois qu'ils arrivent à l'adolescence, leur tendance vers une certaine évasion de la famille. Il existe bien d'autres traits de « possessivité » excessive dans l'amour maternel. Nul toutefois ne peut en nier les éléments réellement désintéressés. D'ordinaire, les mères aiment le bien de leurs enfants plus que le leur propre. Combien n'en voit-on pas renoncer à des achats vestimentaires personnels, vivement désirés pourtant, pour assurer d'abord l'habillement correct de leurs enfants ? Combien ne raccourcissent point leur sommeil pour que le linge soit repassé, les affaires du mari et de la maisonnée bien à point ? Combien pour leurs enfants ne se privent pas volontiers d'un mets ou d'une friandise ? La mère est presque aussi heureuse, sinon plus, de ce

qui réjouit ou avantage sa couvée que de son profit personnel. En tout ceci, apparaît avec évidence ce qui fait la marque authentique du véritable amour : désir sincère, allant jusqu'aux actes et aux sacrifices, du bonheur d'autrui.

L'amour paternel est à peine d'autre qualité. Sans doute, est-il un peu plus de pères dénaturés que de mères dénaturées. Sans doute, l'amour paternel revêt-il d'autres dehors que l'amour maternel : moins démonstratif, moins tendre en ses allures. Plus d'un père de famille ne s'intéresse que d'un peu loin à l'éducation de ses enfants et se laisse trop absorber par ses tâches professionnelles. Le grand nombre pourtant n'a qu'une ambition : assurer à ses enfants un sort meilleur que celui qu'il a connu lui-même. On ne prétend pas que semblable sentiment soit exempt de toute vanité personnelle, mais il montre, à sa manière, combien le père s'est identifié à son enfant, puisque les succès de celui-ci, il les considère comme les siens propres. Ici encore, on retrouve ce trait des véridiques amours que nous soulignons plus haut dans l'amour maternel : le don de soi à autrui, l'adoption d'autrui, le fait de considérer autrui comme un autre soi-même.

On veut bien que l'amour conjugal soit plus fragile que l'amour paternel et maternel : on compte plus de foyers désunis ou de divorces que d'abandons d'enfants par le père ou la mère. On ne se fait pas d'illusion sur le caractère particulièrement intéressé² de maints amours conjugaux ; on affirmerait même volontiers que tout amour conjugal doit nécessairement présenter ce caractère, en ses données de base. L'amour conjugal, en effet, n'est pas un don pur, mais un échange : on donne, mais on espère recevoir. Rien là de condamnable, à condition qu'il y ait part de don et que celle-ci ne soit pas démesurément restreinte en comparaison de l'espoir de recevoir. Il reste cependant, toutes réserves légitimes faites, qu'un véritable amour conjugal — et il en existe — comporte une réelle adoption d'autrui, un sincère don de soi à autrui.

² On n'emploie pas ici de mot au sens financier, mais moral.

Nous avons vécu très intensément cette expérience lors de la dernière guerre. C'était en 1942, au temps où les Allemands recherchaient les jeunes gens pour le travail obligatoire en Allemagne. Au milieu de ces événements, une jeune fille restait sereine, parce qu'elle n'avait point de frère, mais seulement des sœurs, et que son père, employé d'administration communale, ne courait personnellement aucun risque de déportation. Aucun de ceux qu'elle aimait n'étant menacé, elle vivait paisiblement. Mais voici qu'elle tombe amoureuse. Finie, désormais, sa sérénité ! Elle est inquiète pour celui qu'elle aime. Ne va-t-il pas être requis pour le travail en Allemagne ? Quel y sera son sort ? N'y souffrira-t-il pas ? Dès le jour où elle a aimé, les intérêts et les dangers d'autrui sont devenus les siens.

L'année suivante, drame inverse. Les Allemands voulaient requérir la main-d'œuvre féminine pour les usines de munitions de la banlieue liégeoise. Un jeune homme fonctionnaire, dont le père était mort, les frères trop jeunes pour faire objet d'une réquisition, vivait, lui aussi, des jours pacifiques, n'ayant ni sœurs ni parents combattants ou prisonniers. Lui aussi tombe amoureux d'une jeune fille de son quartier, susceptible d'être atteinte par les mesures édictées. Sa paix est désormais perdue. Il se met à craindre intensément que celle qu'il aime ne lui soit brutalement enlevée, emmenée au travail obligatoire, obligée de vivre avec des hommes et des femmes de toute condition et de toute éducation dans une promiscuité pleine de risques. S'il ne s'était agi que d'une compagne de flirt, son égalité d'humeur n'eut point été troublée des menaces qui eussent pesé sur sa partenaire. Il eut été si facile de la remplacer ! Mais il s'agissait d'amour. Dès lors, les dangers de son aimée ne pouvaient que l'émouvoir profondément. On le vit multiplier démarches et requêtes, s'assurer protections et connivences pour faire échapper sa fiancée aux périls qu'il redoutait pour elle... et pour lui. Tel est l'amour : une authentique adoption d'autrui et de ses intérêts.

On pourrait aussi prendre exemple de l'amour social. Il est, ici-bas, des êtres dont le cœur est si tendre qu'ils ne peuvent voir souffrir autrui sans souhaiter remède à ses souffrances, si

fraternel qu'ils ne peuvent rester indifférents aux maux dont ils voient le spectacle. On ne dit pas qu'ils sont le très grand nombre, mais enfin ils existent ; on peut dénombrer les organisations sociales multiples qu'ils ont suscitées ou aux-quelles ils se sont dévoués. Quiconque veut prendre la peine de consulter un « annuaire des œuvres », verra qu'il n'est pas de misère humaine à laquelle de grands cœurs n'aient ambitionné de porter remède. Or, la plupart de ces entreprises essentiellement bénévoles ne pouvaient vivre au début et durer que par des dévouements gratuits. On retrouve ici encore le caractère particulier de l'amour : un intérêt sincère envers autrui, la poursuite de son bonheur.

Telle est, l'expérience en fait foi, la nature des sentiments que peut ressentir un cœur humain. Cet ensemble de faits met bien en évidence l'élément qu'on peut considérer comme condition essentielle à tout amour authentique : une part de don de soi, d'adoption d'autrui et de ses intérêts dans sa vie. Pour mériter d'être qualifié légitimement de ce beau nom d'amour, le complexe de sentiments que nous éprouvons doit, de toute nécessité, comporter cet élément oblatif et désintéressé. Quand on ne l'y rencontre pas ou plus, il n'y a pas ou plus d'amour.

Notons en passant le caractère instinctif décroissant des quatre amours dont nous venons de parler. L'amour paternel et maternel est entièrement instinctif et quant à sa tendance et quant à la désignation de son bénéficiaire. L'amour conjugal n'est instinctif que dans sa tendance, mais la désignation de son bénéficiaire est le résultat d'un choix, fait certes en concordance avec des prédispositions instinctives, mais cependant partiellement libre. Il se situe dès lors au carrefour de l'instinct et de la volonté : instinct sexuel anonyme d'abord, puis orienté par des attraits sensibles vers un individu et doublé de sentiment, amour raisonné et voulu « pour le meilleur et pour le pire », amour-don que l'on rencontrera à l'état plus pur et plus éloigné de l'instinct dans l'amour social. De là, la part de fragilité plus grande de l'amour conjugal par rapport à l'amour parental : dépendant partiellement

d'un engagement de la volonté, il ne se maintiendra que par l'effort fidèle de cette même volonté.

A la réalisation de ce don de soi pourront porter soit l'inspiration spontanée du sentiment amoureux, soit la décision d'une volonté lucide, soucieuse, par ambition ou par conscience, de remplir à fond une mission une fois choisie. On a affaire, dans le premier cas, à une suggestion « à chaud » : c'est le cœur qui, fécondant l'intelligence, lui fait découvrir ce qui ferait plaisir à l'être aimé et la porte à agir. En ce cas, le geste est en lui-même plus agréable aux deux parties : il est réalisé par la partie donnanter avec infiniment plus de facilité et accueilli par la partie prenante avec beaucoup de joie. Sa spontanéité le rend particulièrement charmant. On serait porté à souhaiter que tous les gestes d'amour se fassent habituellement sous cette aimable dictée. C'est, d'ordinaire, l'heureux état des fiancés, survoltés qu'ils sont par leur espoir de conquérir, leur désir de plaire et leur affection : c'est aussi celui du jeune mari. Ce l'est, mais moins fidèlement et avec moins d'élan, des époux plus mûrs, à certaines heures, en certaines circonstances et en certains états d'âme.

Mais à côté de cet aspect indéniablement avantageux, il y a quelque inconvénient de se fier exclusivement à l'inspiration spontanée du sentiment amoureux ; elle peut connaître des variations d'intensité, ses suggestions se trouvent réduites au seul génie natif de l'être aimant, qui ne peut découvrir matière à faire plaisir que selon son type propre de sensibilité. A ce dernier point de vue, nous comparerons volontiers les inspirations du sentiment amoureux à ce faisceau de lumière que répandent dans l'obscurité ambiante les 1.000 watts d'une lampe fixe. Toute une partie du terrain est brillamment éclairée, le reste demeure dans l'ombre. De même, l'inspiration née du sentiment spontané pourra être riche dans la ligne des ressources du tempérament de l'être aimant, mais demeurer très pauvre en dehors. L'homme sera inspiré selon le génie du tempérament masculin, mais cette inspiration ne correspondra pas nécessairement ni habituellement à ce que la femme souhaiterait selon son génie à elle. Un seul exemple : par sa nature, l'homme serait aisément porté à faire

évoluer la tendresse vers le don physique, la femme à la centrer essentiellement sur le terrain exclusivement affectif.

C'est pourquoi il est non seulement souhaitable, mais nécessaire à un bel amour que l'inspiration spontanée du sentiment amoureux soit doublée par la ferme décision d'une volonté lucide cherchant à faire plaisir à l'aimé selon ses goûts à lui. Ceci ne se peut que moyennant une claire compréhension de sa psychologie et de sa personnalité et une saine ou sainte ambition de faire son bonheur à la manière dont il le souhaite. Ce qui déborde largement le plan de la spontanéité instinctive. Celle-ci connaît, en effet, des hauts et des bas, des périodes de ferveur et de tiédeur, de fécondité ou d'absence d'inspiration : après une phase de paroxysme initial dans l'attrait de la nouveauté, elle en connaît souvent une autre, plus uniforme, dans la monotone répétition du cours des ans.

Outre l'élément de désir profond du bonheur de l'être aimé, l'amour comporte, au plan sensible, un sentiment d'affection sincère pour autrui. Ce sentiment peut être éprouvé de manière très vive à certaines heures : celles, particulièrement, de sa naissance et de ses débuts ou, en cours de mariage, lors d'un incident — désir, attitude aimable, épreuves rencontrées, maladies — qui vient raviver les tisons endormis. A d'autres heures, au contraire, il paraît assoupi, enfoui au plus profond de la conscience, ne manifestant son existence par aucune émotion sensible. On le croirait même évanoui. Cela peut être ; souvent il n'en est rien et il suffira d'un événement quelconque, de portée insignifiante, pour qu'il atteste à nouveau sa présence.

D'ordinaire, c'est plutôt desservir le sentiment amoureux que de passer son temps à l'ausculter et à l'analyser. Nombre d'hommes, les affectifs, les sentimentaux, les artistes, sont sujets à cette tentation ; les jeunes filles pareillement. Mais semblable analyse est particulièrement desséchante. C'est, en effet, une étude purement cérébrale d'un ensemble affectif complexe que l'on coupe dans cette dissection de toutes ses connexions utiles avec le haut, éléments de don, et avec le bas, éléments de désir. Il en est comme d'un organe d'un être vivant, étudié en coupe au

microscope ou disséqué en laboratoire : on l'a séparé de tout le système nerveux qui l'animait et du milieu humoral et hormonal qui le baignait : il n'est plus que pauvre chose inerte. Ainsi du sentiment amoureux soumis à une analyse constante ou trop fréquente. Il est peu indiqué de lui appliquer quotidiennement le thermomètre et de tâcher de repérer le niveau de la colonne affective !

Cet élément d'affection va tendre à s'exprimer par des baisers et d'autres gestes amoureux. A vrai dire, il n'inspire point seul ce comportement. Le désir physique y aura pratiquement toujours sa part chez l'homme. On ne pourrait être aussi catégorique pour la femme. Mais, dans un amour authentique, si le désir fait pression sur la tension affective, il n'est point seul en jeu. Une tendresse véritable y joue un rôle. On la sentira dans le battement plus vif du cœur, dans l'allégresse plus intense de tout l'être, dans la ferveur du baiser. A s'échanger sur des zones moins sensibles, les joues, par exemple, plutôt que les lèvres, le baiser se montrera messager de plus de vraie tendresse que de désir ; et sa valeur amoureuse en sera intensifiée.

A l'analyse psychologique, la tendresse apparaît moins désintéressée que le désir du bonheur d'autrui. Celui-ci peut être pur don ; celle-là entraîne toujours quelque bénéfique personnel. Chercher à créer le bonheur d'autrui peut impliquer des sacrifices ; on conçoit moins, sauf cas exceptionnels, que donner des marques de tendresse ne crée point chez le donateur la joie sensible et la chaleur affective de son don. A embrasser une personne aimée, on éprouve quasi fatalement soi-même la joie de son baiser. Rien de mal en soi à cela. L'amour conjugal, redisons-le, celui des fiancés et des époux, ne doit pas être un pur don ; il est légitimement une attente et un espoir de bonheur autant qu'une volonté d'en donner. Il reste cependant que la tendresse en ses manifestations, et particulièrement dans le baiser, est plus exposée à se vicier d'égoïsme et à s'altérer d'un excès de recherche de soi, que l'élément don de soi dans l'amour. On ne médiera cependant pas de cet élément de tendresse : il fait l'un des charmes de tout amour vrai. On invitera seulement à tâcher de le

vivre selon sa vraie pureté, en veillant à ne pas faire des témoignages de tendresse une manifestation primordiale de désir, mais d'abord un gage sincère d'affection.

Est-il besoin d'insister sur les éléments de désir que comporte l'amour humain ? Le jeune homme et le fiancé connaissent la chose par expérience. Le désir a sa place légitime dans la hiérarchie des émotions d'un amour humain complet. Il messied de la lui dénier, il messied tout autant de lui faire occuper un rang qui ne lui revient pas.

Tout cœur bien né comprend aisément — quelles que puissent être les suggestions du tempérament personnel ou du milieu social moderne — que ce ne sont point les éléments physiques qui doivent primer dans l'amour, mais les éléments affectifs et spirituels. Ce jugement d'intuition est aisé à fonder en raison : le dévouement vaut mieux que l'intérêt, et ces éléments qui distinguent essentiellement l'amour humain de l'instinct dans le monde animal, ont de soi plus de valeur et de dignité que ceux-là qui lui sont similaires.

De toutes, les notes physiques de l'amour rendent le plus aisément le son de l'égoïsme. L'intense plaisir personnel qu'on éprouve à leur usage amène facilement l'homme à le rechercher pour lui-même, plus ou moins indépendamment de la partenaire, voire plus d'une fois à ses risques et dommages. Ce caractère facilement égoïste de la sensualité apparaît avec une évidence aveuglante quand, pour l'assouvir, un jeune homme va jusqu'à séduire, hors mariage, une jeune fille. Il en est de même quand, dans le mariage, un jeune mari ne tient pas compte soit de l'état physique, soit de la fatigue, soit du moindre attrait, soit des risques éventuellement inopportuns de grossesse pour sa jeune épouse et cherche malgré tout à lui imposer pour sa propre satisfaction des relations peu souhaitables en ces circonstances.

Le fiancé comme le jeune mari doit bien comprendre que physiquement, en lui-même et à lui seul, l'appareil sexuel n'a aucun sens complet chez l'individu. C'est, par essence, un mécanisme déficient et infécond chez les deux sexes. Sa seule signification biologique est d'être essentiellement organe de

communauté. Il n'a donc sa pleine valeur, il ne remplit sa tâche, il n'atteint sa fin que dans la communion physique. Tout exercice individuel de cette faculté apparaît comme un contresens et est, dès lors, répréhensible : c'est ce qui en condamne, d'un point de vue humain comme d'un point de vue religieux, tout usage individualiste. Même dans la communauté, il n'est fidèle à sa loi constitutionnelle que lorsqu'il sert au bien et à la joie non du mari seul, mais du couple. Penser et agir autrement, c'est donner un sens individualiste à une fonction mixte par nature. Dès lors, même au sein de l'exercice conjugal normal et conforme aux données physiques en cause, seules des relations bienfaisantes aux deux partenaires et non à l'un des deux, au détriment ou dans l'absence de joie de l'autre, réalisent leur type providentiel parfait. On se gardera donc de se contenter de la simple fidélité matérielle aux rites physiques de l'union. Cette fidélité s'impose certes, mais on n'atteint pas la perfection à si bon compte. Le mari aurait tort de n'écouter que son désir sans se soucier de l'état d'âme de son épouse, des bienfaits ou des dommages qu'elle peut retirer de l'union envisagée. Ce qui est organe de communauté doit être utilisé pour le bien et la joie de cette communauté, chacun de ses membres renonçant au besoin à une part de son avantage, voire de ce qui semblerait son droit strict, pour construire le bien et la joie de l'autre en même temps et au même degré que le sien.

Par ailleurs si, vu le psychisme habituel au monde masculin, il est opportun de le mettre en garde contre une conception et une réalisation sensuellement égoïste de l'amour, il y a lieu aussi de souligner le son authentiquement amoureux que peut rendre le physique.

La sexualité est facilement voie d'égoïsme, mais elle peut être aussi voie d'amour, à condition que le fiancé et le jeune mari s'exercent — car cela ne leur est point spontané, mais peut leur devenir acquis — à faire de leurs heures d'intimité surtout des heures de tendresse. Pour le fiancé, cette valorisation amoureuse de ses tendances instinctives consistera, au sein de l'intimité plus réduite qui lui est permise moralement à ce moment, à tempérer, discipliner et mater les poussées du désir éventuel et à étoffer ses

marques d'affection de la recherche pour sa fiancée de la joie du cœur. Expliquons plus concrètement ces propos : dans des baisers, identiques en leur teneur extérieure, on peut mettre toute une gamme de sentiments fort différents. Le baiser du flirteur marquera une recherche purement égoïste de jouissance sensible, sans contenir une seule once de sincère amour. Celui du séducteur sera parfaitement hypocrite et ne cachera exclusivement qu'une passion sensuelle. Le baiser maternel exprimera un amour total, un don de soi et une volonté passionnée du bonheur d'un être intensément chéri et exclura entièrement tout désir. Le baiser du fiancé pourra signifier réelle tendresse et sincère affection, tout en comportant en sourdine un élément passionnel auquel on acquiesce ou que l'on récuse plus ou moins pleinement ; il pourra, à d'autres heures, traduire la volonté de reconforter un être aimé, déprimé ou découragé, éprouvé ou souffrant ; ou encore chercher uniquement à promouvoir chez la fiancée la joie intense de se sentir aimée ; ces derniers mobiles, plus désintéressés, accentueront sa richesse amoureuse. A l'inverse, le baiser pourra manifester surtout un désir physique d'où n'est point cependant absente toute tendresse : c'est, trop souvent, le banal baiser conjugal de nombreux maris. Il pourra enfin tout inclure : désir de créer la joie de l'aimée, tendresse, affection et, par surcroît et à sa place, désir ; c'est là, et là seulement le vrai baiser conjugal. Si l'on en élimine l'élément désir, du moins au plan de l'acquiescement, c'est aussi le seul vrai baiser des fiançailles.

Le fiancé devrait s'exercer à vivre ses fiançailles et particulièrement ses démonstrations d'affection sur le plan supérieur de la tendresse et de la joie donnée. Pour atteindre à ce bel amour

— et qui peut douter qu'il soit le meilleur ?

— on conçoit immédiatement qu'à l'encontre de la conduite de trop de fiancés, il faille supprimer tous les baisers passionnés qui traduisent extérieurement le primat de la sensualité ou tendent, en tout cas, à l'établir et s'accoutumer, au contraire, au baiser plus authentiquement affectueux et amoureux qui pourra

s'accommoder si l'on veut du lèvres à lèvres, mais qui se donnera, en meilleure sauvegarde du désir inopportun, à pleine joue.

Pour le mari, faire des heures d'intimité sexuelle surtout des heures de tendresse, c'est, au sein même de l'union conjugale, en ses préparatifs, en son cours, en son terme et au-delà de nombreux moments encore, entourer son épouse d'affection et de caresses. C'est lui dire ou lui témoigner combien on l'aime et on tient à elle. C'est lui montrer par le contexte immédiat des relations, mais aussi par le contexte plus lointain de toute la vie conjugale, l'attachement qu'on lui porte. C'est ne jamais accepter de solliciter et de réaliser les relations par pure recherche du plaisir des sens ou par pur besoin de détente physique, mais veiller à ce que le cœur soit présent, qu'il ait dicté la demande et qu'il en inspire l'accomplissement.

Volonté de bonheur d'autrui, tendresse et désir sont les trois éléments essentiels qui constituent l'amour conjugal. Mais ils ne le constituent pas au même titre et au même rang d'importance. La première place revient au don de soi ; la plus humble au désir. Il y aura toujours amour quand il y aura don de soi. La tendresse est déjà plus ambivalente, mais, née peut-être du désir, si elle ne va pas elle-même jusqu'au don de soi, elle accompagne habituellement celui-ci et en est la traduction charmante. Le désir, lui, n'a de valeur humaine et morale que dans un contexte. C'est de lui qu'il tire son sens ; il peut être pure manifestation d'égoïsme, comme il peut être traduction très riche d'un amour qui se veut total. Aucune erreur d'interprétation n'est possible quand il s'agit du don de soi ; il porte le signe authentique de l'amour. La tendresse peut présenter plus d'ambiguïté ; elle tirera sa noblesse ou sa pauvreté de ce qu'elle accompagne ou le don de soi ou le désir. Le désir, lui, n'a de valeur vraie qu'enrichi de tendresse et, plus encore, de don de soi. Il n'est aucun cœur humain bien né qui puisse douter de la vérité de ces propos. Au fiancé et au mari d'étudier, grâce à eux, la qualité de leur amour ! Au fiancé et au mari de faire effort pour ne vivre qu'un bel amour.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE.....	3
CHAPITRE I L'ÉTAT D'ÂME DES FIANCÉS ET DES JEUNES MARIS. ...	8
CHAPITRE II L'AMOUR : SES ÉLÉMENTS.	18
CHAPITRE III QUEL AMOUR EST LE VÔTRE ?	32
CHAPITRE IV L'ÂME SECRÈTE DE LA FEMME.	38
CHAPITRE V LES QUATRE ÉTAPES D'UN BEL AMOUR.....	69
CHAPITRE VI VOS ENFANTS ET VOUS.	99
CHAPITRE VII SAGES CONSEILS D'UN VIEUX MÉDECIN.....	108
EN GUISE DE CONCLUSION	113